

# La balle en caoutchouc

Autor(en): **François, Fernand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 35

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224754>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.



## MÈ CATSETTE<sup>1</sup>

L'autr'hi, ie m'été bin revoué.<sup>2</sup>  
Voliâvo modâ po lo pridzo.  
— Faut bin lâi allâ quaque coup ! —  
L'avé doutâ mē tsausse ein tridzo<sup>3</sup>  
Po betâ mē pe biau z'haillon :  
Gilet retreint, zaka<sup>4</sup> ein grisette  
Ceintrâie su lo bourillon,  
Cliaque que l'a tant de catsette.

Mē seimbliâvo prâo vert-galan  
Et dein lo meryâo mē vouâtivo,  
Quand ma fenna mē dit : — « Bedan !  
T'i revoué po allâ âi pive.  
T'a dâi bougne dēso lē brē  
Qu'on derâi prâo dūve navette.  
Doutē dan — l'ē portant verē —  
Tot cein que t'a dein tē catsette.

Tē z'haillon plliaquerant bin mī,  
Et ta casaqua et tē tsausse,  
Na pas ître quie tant tserdzi  
Quemet ion que s'ein va â noce,  
Quand on vâo fêre lo monsu  
On ne gonflie pas sē... tserrette.  
On dâisse ître â bosson vouaisū.<sup>5</sup>  
Lē z'hommo l'ant trâo de catsette. »

Ne sé pas prâo guéro de teimps  
Ma fenna m'arâi fē clii chaumo<sup>6</sup>  
Que vegnâi tant maudnâmeint.<sup>7</sup>  
Pē repondu : « Su trâo bouon hommo  
Po grantenet tē rebriqué.  
A sti momeint, vu min de chetta.  
Lo pridzo sonne, su prissâ !  
On revindrâ su cliiâo catsette. »

— Tē vâo ruminâ !<sup>8</sup> que mē dit.  
— « Ruminâ ? Na. N'ein ē pas fauna,  
Seulameint que n'ē pas lezi.  
Mē bosson sant pas â ta potta,  
Mâ ne porrē pas m'ein passâ.  
Atant on bosset sein portette,  
Ao bin on mounâi sein son sat,  
Qu'on baillon d'hommo sein catsette.

M'ein faut iena po mon motchâo,  
L'autra po mon porta-mouniâ ;  
Sarē bardieu bin vergognâo  
Se mē faillâ lo tsampâ via.  
La traisiēma est po mon bruleau,  
Cliaque d'apri po lē motsette.<sup>9</sup>  
Vretabliameint sarâi dâo biau  
Quand ie n'arē min de catsette !

Ma montra ! faut bin la lodzi  
Quaque pâ, dein onna capita.  
Lâi faut iena po mon couâ,  
Et, po mon grayon, 'na petita.  
Po la question de mē cliiâ,  
Faut lâo dzēba<sup>10</sup>, tote solette  
Que n'aulant pas lâo z'einmēcliâ.  
Te vâi se mē faut dâi catsette !

Dein ma zaka, mon agenda  
T'int dza onna pucheinta pllièce.  
Mē môdrē bardieu bin lē dâi  
Se ne mē pēsâve pas pē ce.  
Ora que vâio pas tant bî  
Faut ou bosson po mē lenette,  
Sein comptâ d'autrē marchandi.  
Te vâi se mē faut dâi catsette !

Betâ dâi z'haillon sein bosson  
Sarâi por mē oquie que cliiotse !  
Atant châtâ â recoulon  
Atant vère on môt sein cliiotse,  
On soulon que n'arâi pas sâi !...  
Mâ l'ē quie perdu onn' bâoretta  
Et l'autro pridzo l'ē passâ,  
Salut !... tot cein po dâi catsette.

Marc à Louis.

<sup>1</sup> Poches. — <sup>2</sup> Habillé, rechangé. — <sup>3</sup> Triège. —  
<sup>4</sup> Casaque. — <sup>5</sup> « A bosson vouaisū », les poches vides.  
« Bosson », poche. — <sup>6</sup> Psaume. — <sup>7</sup> Mal à propos. —  
<sup>8</sup> Allumette. — <sup>9</sup> Cage.

## LA BALLE EN CAOUTCHOUC

**L**N dépouillant les papiers de mon ami Pierre, de Bouchery, qu'une fièvre typhoïde venait d'emporter à trente-sept ans, je découvris, enfouis au milieu d'un cimetière de souvenirs, lettres jaunies, fleurs séchées, rubans passés, mèche blonde, un cahier poussiéreux que balafrait une blessure transverse, indice qu'on l'avait voulu déchirer. Pieusement, je l'exhumai et le feuilletai. Il contenait le journal intime du cher défunt : en confidences quotidiennes, toute sa vie inquiète et souffrante y était épanchée. Jour par jour, j'ai suivi cette voie douloureuse, et je viens d'atteindre au sommet du calvaire.

Parmi les cruelles étapes qui y sont marquées et décrites avec une effrayante lucidité, il en est une surtout que je juge plus spécialement digne d'être rapportée. Intégralement, sans y rien changer, je recopie cette page sincère où revit tout un drame :

« B., le 8 septembre 1925.

En Souvenir d'ELLE.

J'ai traîné mon misérable radeau sur la mer des détresses. J'ai mâché ma souffrance avec une patience lugubre. Vainement, je suis revenu, ici, reprendre le labeur intellectuel. Rien ne m'est plus... Rien !

Cet après-midi, que la désespérance semblait crouler sur moi comme un éboulis, je fus errer dans la promenade étagée du quartier Nord.

Combien est-il d'habitants qui soupçonnent le charme propre à ce grand jardin quand le soir, doucement, tombe ? La buée violette prise dans le réseau des ramures, les vieilles statues mélancoliques, le jet d'eau terne et plaintif, composent un cadre à souhait pour la majesté du jour mourant.

Dans l'agonie des choses, j'ai retrouvé comme la souffrance intime de ma vie.

Après avoir rôdé par tous les coins de ce parc familial, je suis allé m'asseoir à ma place favorite, sur le banc où je ciselais et recisais ses initiales aux miennes entrelacées que recouvrait périodiquement la couleur administrative.

Et là, j'ai laissé toute mon existence vécue me revenir par bouffées lentes. D'abord, les heures

uniformes et impersonnelles de l'enfance avec les joies saugrenues et ses paresseuses insoucieuses. Puis, l'acheminement vers la personnalité et, avec elle, la sentimentalité insinuée pour jamais jusque dans mes fibres.

Puis, après cette obscure préparation à la vie du cœur, la subite rencontre avec Elle, l'amour fulgurant conçu pour Elle, la vie radieuse et le somptueux espoir de l'adolescent qui croit en toute chose.

Puis, la virilité une fois venue, l'amour converti en passion délirante, exclusive ; l'engagement irrévocable de toute ma destinée.

Puis, l'idylle tournant au drame : la rupture forcée, la dernière entrevue avec l'Aimée, mon aveu balbutiant, ma promesse de ne pas rompre à nos yeux, son refus... Oui, le drame, le drame moral...

Puis, le douloureux épilogue : ses brusques fiançailles avec un inconnu ; ma fuite éperdue le soir de leurs noces après avoir assisté, à genoux, devant Dieu, d'un coin obscur de l'église, à la consommation définitive de mon malheur... Et j'éprouvais une sorte de volupté dans l'excès même de la souffrance.

Enfin — oui, enfin ! — mon retour dans la capitale, dans la vie ardente avec ses éléments de réalité et de rêve, de philosophie, de droit, de littérature bourdonnant dans ma tête et grouillant sans cesse ; dans la vie immédiate remplie — pour tâcher d'oublier — par l'étude et le travail, par une fermentation continue de la pensée et de l'imagination... Mais, malgré tout, cette obsession ne m'a pas plus qu'ailleurs quitté, cette obsession qui durera autant que moi-même, cette idée fixe, unique, impérative : ELLE...

\*\*\*

Tout à coup, involontairement, ma rêverie s'est infléchie en un autre sens. Après ce retour vers le passé, je me suis pris à interroger le présent.

Qu'est-Elle devenue ? Sept ans... Déjà ! Est-Elle heureuse ?... Et ressemble-t-Elle encore à la femme que j'ai laissée ?

Malgré le serment que j'ai fait de ne plus la revoir, de ne jamais chercher à la joindre, en cette minute, un désir fou me brûla de la rencontrer.

Rivés jusqu'alors au sol, mes yeux se levèrent d'instinct et, comme j'étais assis de biais, le coude sur le dossier, ils enfilèrent la rangée de sièges qui prolongaient le mien. A quelques mètres de moi, au bout de l'allée, une femme était assise. A peine l'eus-je regardée, qu'une contraction de mon cœur, brusque, irrépressible, caractéristique, m'avertit qu'indubitablement et par un prodige du hasard, cette femme qui se trouvait là, c'était Elle.

Oui, c'était Elle !

Cambrée un peu, elle lisait. Un souffle régulier faisait onduler la ligne souple de sa gorge ; un rayon du couchant allumait des étincelles de cuivre dans ses cheveux blond-cendré. Son profil régulier se découpait sur le fût brun d'un arbre. Je devinais ses grands yeux bleus courant avidement sur les pages du livre et, d'un doigt hâtif, elle préparait, en la froissant, la page à tourner.

Oui, c'était Elle, mais Elle n'était — hélas ! —

plus la même ! Ne serait-Elle pas heureuse avec l'autre, cet autre qu'Elle avait pourtant choisi ?

\*\*\*

Pas heureuse ! Je voulais savoir...

Un indomptable élan de tendresse me poussait vers Elle. Mais quels mots choisir ? Quel prétexte forger pour l'aborder ? Croirait-Elle au simple hasard contre lequel se tournaient les apparences ? Et puis, n'était-ce pas bénévolement aller à la souffrance ?

Tandis que je me questionnais, haletant, un petit garçon de quatre ans environ, à ses pieds, martelant un seau avec une cuillère de bois pour en détacher des pâtes de terre, me fit détourner un moment les yeux de sa silhouette.

Elle avait un enfant, un enfant de l'autre ! A cette pensée, je perçus au fond de moi une douleur plus aiguë encore que celle qui m'avait assailli dans l'ombre de l'église quand je l'avais vue sortir rayonnante, épousée. Cet enfant, son enfant, leur enfant, n'était-il pas le plus cruel affront jeté à ma souffrance, comme le vivant regret de ce qu'aurait pu être ma destinée ! Oh ! tenir d'Elle une petite créature ingénue et blanche, douée de son souffle, rappelant, en sa chair puérile, la grâce maternelle, n'était-ce pas là, tout le rêve de ma jeunesse ? Et ce rêve, un quelconque, un inconnu, l'autre, se l'était approprié, me l'avait volé !...

\*\*\*

Tout à coup, Elle sortit d'un filet une balle en caoutchouc et la lança à son fils. Celui-ci courut la ramasser et la fit bondir aux chocs multiples de sa paume. Mais, après une impulsion malhabile, la balle, déviant, prit sa course, selon la pente, vers mon banc, et le baby à sa suite, la main tendue pour la saisir. D'instinct, j'arrêtai la vagabonde et la lançai doucement au petit qui, joyeux de trouver un joueur bienveillant, riposta.

La partie était engagée et, tandis qu'elle se poursuivait, je considérais avec un trouble indicible mon mignon partenaire. C'était en quelque sorte, son double à Elle. Je retrouvais ses cheveux, le dessin de sa bouche, sinon ses yeux, du moins leur expression. Mais plus j'examinais ce délicieux bibelot, plus la souffrance montait en moi. Si le destin ne m'avait été mauvais, j'aurais pu paternellement serrer sur ma poitrine ce petit corps frais, laiteux et potelé, scruter à loisir l'étonnement de ces regards en éveil, entendre le perpétuel gazouillement de ces lèvres questionneuses.

Des larmes perlèrent à mes cils. Le petit s'en avisa et s'en émut :

— Pourquoi tu pleures, Monsieur ! Tu veux plus jouer ?

Cette pitié enfantine — la seule que j'aie, jusqu'à ce jour, connue — ne fit qu'envenimer mon mal. Un profond sanglot me secoua.

— Tu as du sigrin, Monsieur ? Viens voir ma maman... Viens, elle saura te consoler...

Et de sa menotte rose, le petit s'efforçait de m'entraîner...

Tandis que, pleurant ce bonheur impossible, je résistais de toutes mes faibles forces, tête baissée pour cacher mes larmes, une voix douce, qui tâchait de gronder — sa voix à Elle — me fit sursauter :

— Roger ! Veux-tu vite revenir ? Laisse donc Monsieur tranquille !

Monsieur ! J'étais pour Elle, moi, un Monsieur ! Peut-être ne m'avait-elle pas reconnu parce que, sans doute, Elle ne m'avait jamais aimé.

Cependant, le petit Roger me tenait toujours par la main, répétant ces paroles dont il ignorait l'immensité :

— Maman ! Le Monsieur a du sigrin : il faut le consoler !...

Je voulais me soustraire à cette torture. Mais devais-je fuir sans un mot d'explication, de reproche ? Non, je n'en avais ni la force, ni le courage...

Alors, aux yeux stupéfaits de Celle que je n'ai jamais cessé d'aimer, j'enlevai l'enfant dans mes

bras, je l'embrassai frénétiquement, à lui faire mal, — comme s'il était le nôtre, parce qu'il était d'Elle, oubliant qu'il était de l'autre — je l'embrassai sur les cheveux, le front, les paupières, les joues et, après l'avoir reposé par terre tout ahuri et pleurant presque, je me sauvai droit devant moi, pantelant, tête basse, tel un malfaiteur.

Maintenant, que j'écris ces lignes, je n'ai plus de remords de mon geste. Bien au contraire, je sens poindre en moi le calme orgueil qui succède aux revanches.

Désormais, je puis mourir pacifié...

(S.) P. B.

\*\*\*

Ici, s'arrête le récit. Mon pauvre ami est mort. Là-haut, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'ici-bas il a beaucoup aimé. Il est mort pacifié, oui, car, dans cette étreinte au fils de l'oublieuse qui repoussa son amour infini et rit, un jour, de ses larmes, il avait fait passer à la fois toute la tendresse et toute la douleur de sa vie.

Fernand François.

#### CALENDRIER ANECDOTIQUE

**A**LORS que lord Lister exerçait encore la médecine, il était très demandé, plus qu'il n'aurait voulu. Il ne tenait qu'à cette sorte de malades que les praticiens qualifient d'« intéressants », parce que leur traitement est plein de révélations pour les savants.

Une nuit, Lister fut appelé par un de ses bons clients. Quand il arriva, le malade le reçut par ces mots.

— Docteur, je suis très mal ; je crois que je vais mourir.

Après avoir examiné le patient, le médecin lui dit froidement :

— Avez-vous fait votre testament ?

— Non, fit l'autre, pâlisant. Vous croyez donc ?...

— Comment s'appelle votre notaire ?

— M. X... Mais voyons, docteur...

— Faites-le appeler.

— Je vous en prie, docteur, à mon âge...

— Faites-le chercher, ainsi que votre père et vos deux fils qui sont en ville.

— Alors, je vais mourir ?...

— Non. Mais je ne veux pas être le seul imbécile que vous aurez fait sortir cette nuit.

#### CHRONIQUE CANICULAIRE

**L**E Conteur Vaudois ne s'était jamais mêlé de politique, jusqu'ici, ni de reportage sensationnel. Toutefois, à titre d'essai et afin de tenir ses lecteurs au courant des principaux faits du jour, a décidé d'ouvrir dans ses colonnes une rubrique pour une chronique que lui fournira un collaborateur bienveillant.

—o—

On mande de Strasbourg qu'une entrevue secrète vient d'avoir lieu dans un petit restaurant situé près de la frontière franco-allemande, entre le valet de chambre du chancelier von Papen et du concierge de M. Edouard Herriot. L'entretien a duré près de deux heures. En prenant congé de son interlocuteur, le concierge avait l'air préoccupé. On ignore le sujet de leur conversation.

—o—

Rio de Janeiro. — Le Gouvernement brésilien, en présence du nouveau soulèvement révolutionnaire, a décidé, dans une séance de nuit, de lever le corps de pompiers de Sao Paulo. Celui-ci, au moyen de deux pompes réfrigérantes, a eu raison, au bout de 45 minutes des forces rebelles qui se sont repliées vers l'intérieur. Le capitaine des pompiers a été décoré de l'ordre de Saints de Glace.

—o—

L'observatoire royal de Greenwich a reçu hier, à 23 h. 17, un message mystérieux que l'on croit provenir de la planète Mars, invitant le

professeur Piccard à pousser son prochain raid jusqu'à 25.000 m. Selon le dit message, une escadrille du corps d'aviation scientifique de Mars viendrait à la rencontre du célèbre savant suisse, moyennant avis préalable de trois mois. Le professeur Piccard a été informé aussitôt de cette nouvelle sensationnelle. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

—o—

New-York. — Un Américain audacieux, du nom de John Smith, se propose de franchir l'Atlantique dans un avion de son invention, baptisé d'ores et déjà « Family Home ». Cet appareil comprend, outre la place du pilote, une minuscule chambre à coucher et une cuisine, destinées à Mistress Smith et à ses deux enfants. L'aviateur se proposait de prendre avec lui une nurse et une femme de chambre, mais vu les salaires exorbitants exigés par ces deux domestiques, il y a renoncé. Une souscription publique est ouverte pour couvrir les frais.

F. W.

#### TOUS MENTEURS, TOUS VOLEURS

**P**ARFAITEMENT, chers lecteurs, c'est à vous que l'apostrophe s'adresse ! Mais, avant de m'envoyer vos témoignages, laissez-moi achever, je vous prie : Je dis que nous sommes considérés, dans notre vie en société cependant si paisible, si douce, comme des voleurs et des menteurs. Et je le prouve. Et vous verrez à quel point c'est vrai !

Je ne nourris que des sentiments bienveillants, amicaux même, à l'égard de nos tramways qui font ce qu'ils peuvent, ou à peu près. Mettez-vous à leur place, vous qui connaissez notre ville, ses rues en cascades et en boucles de saucisse. Mais nos tramways nous traitent, sans avoir l'air de s'en douter, en menteurs et en voleurs. Parfaitement ! Quand je tapote du plat de la main sur ma poitrine, à l'emplacement du cœur et du portefeuille, en murmurant d'une voix ingénue : « Abonné ! » le contrôleur n'en croit pas un mot. Il veut la preuve. Il a raison sans doute, mais l'administration ne l'obligerait pas à agir de la sorte si elle ne considérait pas comme des menteurs et des voleurs possibles tous les voyageurs, c'est-à-dire tout le monde.

L'Etat, l'Etat lui-même, estime que la bonne foi n'est pas une monnaie extrêmement répandue. Il nous envoie des déclarations d'amour, mais aussi des déclarations d'impôts. Il faut les remplir. Il faut ensuite les vérifier avec une approximation suffisante. Si nous n'étions pas suspects d'avoir la défalcation facile, nous n'aurions qu'à passer gentiment au bureau de M. le receveur qui nous demanderait : « Combien gagnez-vous ? Combien possédez-vous ? » qui ferait un petit calcul et concluerait en disant : « Ça fait tant ! »

Je vous l'affirme, les optimistes qui ont l'air de croire que, malgré la malice des temps et la dureté diamantaire de la vie, les fripouilles ne constituent qu'une infime minorité de la population, se trompent lourdement.

Ce n'est pas du paradoxe. On se méfie formidablement de tout le monde, ou peu s'en faut. Pensez à quel point l'existence serait simplifiée si la confiance régnait, si elle pouvait régner, si l'on ne gardait que les contrôles indispensables. Il y en a déjà une quantité, nécessaires pour éviter les erreurs, la gabegie, le chaos, pour tenir les comptabilités et constater les déficits. Mais tous les autres, toutes les cartes de citoyens, tous les tickets d'entrée, tous les billets qu'il faut avoir pour pénétrer ici ou là. Ça n'existerait plus si, au lieu de nous supposer *a priori* menteurs et voleurs, nous posions en principe la confiance sereine génératrice des grandes simplifications.

Quand je considère le nombre de cartes de légitimation qui bourrent mon portefeuille, je suis honteux, je l'avoue. Car il est évident que si l'on me croyait sur parole, je n'en aurais nul besoin. Il me suffirait de dire : « Je suis Mon-